

## DES ELEVES POUR L'ASTRONOMIE (2)

Suite de l'article dont la première partie a paru dans le n°37, p.41.

Cette forme bien définie d'initiation astronomique, Flammarion la propose sans succès à l'école de Jules Ferry (11). Mais il lui avait donné, bien avant, une existence publique en publiant un nombre impressionnant d'ouvrages populaires, en collaborant à des revues comme la revue hebdomadaire Le Cosmos ou le Magasin pittoresque, en organisant des cours et des conférences dans le cadre de l'instruction populaire. Cette popularisation s'adressait à deux publics nettement séparés dans l'esprit de Camille Flammarion. Ses Mémoires d'un astronome les décrivent : l'un, composé d'ouvriers et d'apprentis de tous âges se pressant en foule dans un amphithéâtre de l'école Turgot, figurant le peuple ; l'autre, constitué par un public nombreux et de bon ton louant d'avance ses places à la salle des conférences du boulevard des Capucines, figurant le monde. Ces deux publics ne sont pas exactement dans la même ignorance de la rêverie astronomique. L'ignorance propre au public mondain est la futilité. Flammarion l'évoque (12), par exemple, en racontant qu'en revenant de Constantinople par l'Orient-Express il avait pu entendre quelques passagers parler assez irrévérencieusement de la science, alors même que le génie combiné de Salomon de Caus, Denis Papin, James Watt, Fulton, Stephenson, leur faisait traverser l'Europe en trois jours, sans rien changer à leurs heures de déjeuner, de dîner et de coucher. La futilité consiste à ne pas voir la science agir, à ignorer le spectacle de la science, à rester aveugle à la somme de travail intellectuel représentée par une locomotive, ou à la formidable activité astronomique nécessaire au déroulement normal des récoltes. Ce n'est pas que le peuple en sache beaucoup plus que le monde sur ces questions mais le rapport qu'ils ont, l'un et l'autre, à ces choses mêmes dans lesquelles la futilité bourgeoise méconnaît l'activité de la science, n'est pas le même. C'est dans le temps où elle en a la jouissance, à l'image des passagers de l'Orient-Express, que l'élite cultivée n'aperçoit pas le travail de la science. En projetant à ce public de la salle des conférences du boulevard des Capucines les photographies d'objets célestes, Flammarion fait admirer à des esprits qui réservent généralement leur admiration aux créations du journalisme, du roman, ou du théâtre, un monde (13) qui, en tant qu'il peut être possédé, est largement le leur, et qui, en tant qu'il peut être approprié par la science, l'est par des hommes qui sont à leur service. En regard de cette jouissance le peuple est situé, à une autre place, par un autre récit. "On n'est pas toujours récompensé, écrit-il, de la peine que l'on se donne pour servir en quelque chose au progrès de l'humanité. Un jour de l'année 1866, que malgré une grande fatigue due au surmenage, et un commencement de grippe, j'avais tout de même fait mon cours gratuit à l'école Turgot, je revenais chez moi très satisfait du bien moral que cette instruction scientifique paraissait produire sur la mentalité des ouvriers, et que je me berçais des rêves de l'amélioration progressive de l'humanité mieux éclairée...(14)" Suit une anecdote, dans laquelle Flammarion, ayant comme il aimait le faire acheté une statuette de plâtre représentant la Vénus de Médicis, est aperçu, avec son précieux fardeau par un gamin qui trouve plaisant et de faire tomber, pour qu'elle se brise, la statuette. Et le professeur bienveillant et grippé, victime de la mauvaise farce, de se dire : "Voilà l'humanité ! Tuez-vous pour elle ! Vraiment, je suis stupide, et ne devrais pas faire mon cours jeudi prochain." Le rêve se brise quand le peuple aperçoit aussi peu que le public mondain, bien que d'une autre manière, ce qui vaut, n'apprécie pas à sa valeur l'enseignement scientifique qui lui est gratuitement

(11) Il rédigea néanmoins pour le public scolaire, une Initiation astronomique, "ouvrage étranger à tout programme, dédié aux amis de l'enfance", ainsi que Qu'est-ce que le ciel ?, etc qui connaîtront un grand succès.

(12) C.Flammarion, Mémoires d'un astronome, p.64.

(13) C.Flammarion se sert du même mot "monde" pour désigner l'objet des conférences astronomiques et le public du boulevard des Capucines.

apporté pour son plus haut perfectionnement, tout en le jalousant pour une statuette de plâtre de peu de prix.

Cette relation autre à la jouissance s'observerait aussi, selon Flammarion, dans le style que chacun de ces deux publics imprimerait aux conférences. Ce que la société mondaine écoutait avec prédilection, c'était le moment où le conférencier offrait à leur curiosité les toutes dernières découvertes de la science. "Je remarquai, écrit Flammarion, que les sujets que nous connaissons le moins étaient ceux qui attireraient le plus la curiosité, par exemple la fin du monde - ou le commencement du monde -, ou les habitants de Mars.(15)" A l'école Turgot, en revanche, le public populaire éprouvait d'autres passions : "L'enthousiasme se manifestait surtout le jour de la distribution des prix, sous la présidence du ministre Duruy,(16)" cérémonie qui avait lieu au Cirque d'Hiver, boulevard du Temple, tous les ans au mois d'août. La différence des attitudes intellectuelles, conforme aux représentations banales d'une bourgeoisie que les formes de la modernité ne sauraient en dernière instance laisser indifférente et d'un peuple dont on connaîtrait le goût pour les distinctions scolaires, a l'avantage de justifier la séparation des publics et de concrétiser des intérêts pour les conférences astronomiques. Mais elle rend plus énigmatique la nature de la rêverie que la science, au-delà de ces intérêts, proposerait à chacun.

Il semble que Flammarion propose à cet égard une délégation. Chargé en 1866 d'inaugurer l'association polytechnique de Chaumont, il y prononce une conférence sur les Héros du travail, (17) dans laquelle il pose comme un point fondamental pour l'instruction populaire la représentation d'une "égalité d'esprit entre les professeurs, les auditeurs et les élèves". Se proposant d'évoquer cette égalité, la conférence de Flammarion ne tourne pas les regards vers la réalité de l'instruction populaire, vers les professeurs de l'enseignement polytechnique, leurs auditeurs cultivés, leurs élèves issus des classes pauvres, où une telle égalité ne pouvait sans doute être montrée. Est donnée à voir et à admirer, pour ce faire, une galerie d'hommes célèbres composée de savants, d'artistes et d'inventeurs, auxquels Flammarion, sans trop s'embarrasser, prête uniformément une origine obscure, une vie misérable, des persécutions et un acharnement héroïque à leur travail ; ce qui rend ces hommes aptes à représenter l'égalité étant précisément de ne devoir leur réussite intellectuelle qu'à leur seul travail. A nouveau, donc, la popularisation de l'astronomie n'atteint les strates les plus compactes de la science que dans une scène complexe. Au moment où l'élite cultivée du boulevard des Capucines et le public populaire de l'école Turgot découvrent l'astronomie dans le spectacle des projections lumineuses ou dans le dur apprentissage des figures de la géométrie, ils rendent visible, comme signe de leur égalité devant le travail intellectuel, l'imagination astronomique d'un autre : de ceux qui ont été ou de celui qui serait, véritablement, homme de science. Rien n'interdit de supposer que ces moments dans lesquels un autre est montré et imité constituent, pour quelques uns, des voies qui conduisent à énoncer et à proprement parler à co-énoncer les vérités les plus fermes de la science astronomique.

(à suivre)

Stéphane Douailler

(14) Ibidem, p.344.

(15) Ibidem, p.346

(16) Ibidem, p.343.

(17) C.Flammarion, les Héros du travail, Conférence d'ouverture de l'association polytechnique de Chaumont, 18 novembre 1866. Il réitère cette conférence en 1867, en supprimant quelques passages comme l'allusion à 1789, dans le cadre des Conférences populaires faites à l'asile impérial de Vincennes sous le patronage de S.M l'Impératrice.